Légende et réalité de l'hispanité

Manuel Tuñón De Lara

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bhce/969>

DOI : 10.4000/bhce.969

ISSN : 1968-3723

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 214-219

ISSN : 0987-4135

Référence électronique

Manuel Tuñón De Lara, « Légende et réalité de l'hispanité », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 09 octobre 2018, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bhce/969>

Ce document a été généré automatiquement le 15 septembre 2020.

Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne

Légende et réalité de l'hispanité

Manuel Tuñón De Lara

RÉFÉRENCE

Manuel Tuñón De Lara, « Légende et réalité de l'hispanité », revue *Esprit* n° 266, octobre 1958, p. 470-480.

- 1 C'est un nom inquiétant que celui de « l'Hispanité » ; nom qui glisse comme un poisson échappant aux mailles de la pensée logique, nom à double tranchant et dont l'emploi peut être redoutable. On ose à peine s'en servir de crainte d'être soupçonné de positions *a priori* que nous sommes loin de partager. Pourtant il faut en parler, car envisager la présence de l'Amérique latine sans aucune référence aux courants –positifs et négatifs– qui relient ces vingt pays à l'Espagne ne serait qu'une des mille manières de masquer la réalité.
- 2 J'ai eu la tentation d'écrire « songe et mensonge de l'Hispanité ». Réflexion faite, l'expression m'a paru trop spéculaire. Or, derrière la façade inquiétante du terme, se cache une réalité et une promesse d'avenir.
- 3 Il faut dire sans détours que l'idée de « l'Hispanité », telle qu'elle a été formulée à notre époque est vite devenue un mythe teinté de nostalgie coloniale.
- 4 Cette idée est née dans le cadre d'une remise en valeur de la mission « impériale » espagnole et elle est trop assujettie au préalable d'une communauté religieuse qui n'a pas perdu le goût de « l'esprit de croisade ». Il en est ainsi dans l'œuvre de Ramiro de Maeztu et dans la dernière époque de García Morente pour qui « l'Espagne se réalisait par l'Hispanité ». On pourrait se rapporter également au Décret du gouvernement espagnol du 27-XII-1946 qui crée une chaire « d'Hispanisme » en posant cette définition : « racine historique, doctrine spirituelle et mode philosophique de comprendre le monde et la vie de la communauté des peuples qui forment le monde hispanique ».
- 5 Certes, on avait connu « l'hispano-américanisme » officiel du « Jour de la Race » (le 12 octobre) : discours d'ambassadeurs, défilés des enfants des écoles devant la statue de

Colomb, jeux floraux, etc. Tout cela n'avait pas rapproché d'un pouce l'Espagne et les pays latino- américains, n'avait pas réussi à apaiser les vieilles rancunes ; on parlait de la « mère patrie » du bout des lèvres, on pensait plutôt à la marâtre. Des voyages tels que celui de l'infante Isabelle d'Espagne en 1910 ou du cardinal Benlloch en 1924 avaient eu une portée limitée et ne sortaient pas du cadre glacé des relations officielles. Des voyages d'un genre différent comme ceux d'Ortega y Gasset, Altamira, Marañón et d'autres intellectuels amorcèrent un véritable échange d'idées.

- 6 À partir de 1939, « l'Hispanité » arrivait en Amérique voilée par l'ombre d'une « volonté d'empire » dont se réclamait « l'état Nouveau » en Espagne. En outre, la déchirure espagnole de 1936-1939 avait atteint profondément la communauté latino-américaine, d'autant plus que les vainqueurs se présentaient trop souvent en héritiers de Pizarro et de Ginés de Sepúlveda, plutôt que de Fray Bartolomé de Las Casas. L'amitié de l'Espagne avec l'Argentine de Perón –amitié de très brève durée–, les échanges cordiaux avec des états tels que la République Dominicaine ou le Venezuela (de P. Jiménez) n'étaient pas de nature à faire sortir « l'Hispanité » d'un cadre artificiel et partisan. Les projets de « communauté économique », et d'autres, n'ont pas manqué pendant les dix dernières années, mais ils sont restés sur le plan de l'utopie. D'autre part, quand un homme d'état latino-américain empruntait le chemin de « l'Hispanité » c'était inévitablement un homme d'extrême droite ; tel est le cas de M. Amadeo, qui fut ministre des Affaires étrangères du gouvernement argentin du général Leonardi (sans parler des mascarades « hispaniques » du « généralissime » R. Leonidas Trujillo).

- 7 Enfin, ceux qui ont parlé au nom de l'état espagnol ont pu difficilement se débarrasser d'un complexe de supériorité provenant de l'époque coloniale. Il y a encore peu de temps (le 1er février 1957), le délégué espagnol à la Commission de Tutelle des Nations Unies, M. Lojendio, affirmait :

L'Espagne et le Portugal n'ont jamais été des pays colonialistes, même pas des pays colonisateurs, car le colonialisme comme système d'extraction de richesses et de matières premières en utilisant la main-d'œuvre indigène mal payée est apparu en tant qu'idée dans l'histoire politique mondiale pendant le xixe siècle, quand l'Espagne et le Portugal avaient entièrement réalisé leur œuvre d'expansion.

- 8 Ce n'est pas en s'installant dans la « légende rose » contrepartie de la « légende noire », qu'on peut jeter les bases de « l'Hispanité ». Toutefois, les faits historiques sont plus forts que les interprétations passionnées qui ont pu leur être données de part et d'autre. La colonisation ibérique de la plus grande partie du continent américain a créé –parfois dans la douleur et dans le sang– non seulement une civilisation matérielle, mais aussi une manière d'envisager la vie, non espagnole bien entendu, mais bien différente de la conception du monde et de la vie dans l'Amérique précolombienne. La langue, la religion, les techniques des Espagnols –débordant largement la colonisation « officielle » faite par l'état espagnol– ont été versées au creuset des peuples latino-américains, riches d'une tradition séculaire. Non que je veuille voiler les massacres d'un Alvarado ou l'œuvre plus cruelle, puisque menée pendant des siècles, des *encomenderos*¹, mais la Colonie a été aussi un transfert de l'esprit espagnol qui, à son tour, a subi l'influence indo-américaine. Si l'œuvre exemplaire d'un Las Casas est bien connue, on connaît peut-être moins celle d'autres Espagnols. Je ne veux citer comme exemple, que le cas de Fernando de Santillán, premier président de la « Real Audiencia de Quito », protecteur des Indiens contre la cupidité des *encomenderos* et des fonctionnaires de la Couronne. C'est lui qui dans sa *Relación* adressée au Roi d'Espagne, dit : « Il y a une autre

peste plus grande que tous les malheurs, c'est la convoitise désordonnée des Espagnols et l'absence de justice. »²

- 9 L'œuvre culturelle de l'évêque Zumárraga au Mexique a aussi de rares qualités qu'on ne saurait identifier avec les idées dominantes des autres colonisateurs, en un mot, avec la recherche de la richesse (*el oro*) ou de la gloire (*la fama*). Enfin, le xviii^e siècle représente la période de pénétration des « idées nouvelles » venant par une grande part de la France, bien entendu, mais aussi de l'Espagne. L'œuvre de Jovellanos et de Campomanes joue un rôle de premier plan chez les créoles cultivés qui cherchent déjà la voie de l'indépendance. C'est notamment par l'intermédiaire de Cabarrús et Campomanes que les grands commerçants créoles, désireux de secouer le monopole de la Couronne d'Espagne, reçoivent les idées d'Adam Smith. Les « Sociétés économiques des Amis du Pays », organismes de la bourgeoisie et de la noblesse « éclairée » dans la métropole, sont nées à Quito et à La Havane à la fin du xviii^e siècle. Il faut surtout penser que les hommes qui prenaient comme modèle la Déclaration des Droits de l'Homme, qui lisaient *Le contrat social*, étaient le produit d'une communauté humaine entièrement différente de celle des *conquistadores*, bien que différente aussi des « vaincus » du xvi^e siècle. Cet homme « latino-américain » (ou hispano-américain) jouera un rôle plus prononcé dans les destinées du continent pendant le courant du xix^e siècle.
- 10 Or, dès les débuts de la colonisation espagnole en Amérique s'est manifesté le phénomène d'une société toute entière se projetant sur le Nouveau Continent ; c'est un fait indépendant des efforts coloniaux de l'état de Carlos Ier et Philippe II, mais qui sans doute est en rapport avec l'état arriéré de la société espagnole au lendemain de la Reconquête. Ce ne sont pas les « déchets » d'une société qui partent en Amérique, mais de nombreux Espagnols de toute sorte dont la vie devient intenable dans la métropole engagée dans la très discutable entreprise d'être « le marteau des hérétiques », tandis que le commerce est abandonné aux marchands génois et flamands, et que les grands seigneurs de la Mesta imposent l'élevage au détriment de l'agriculture.
- 11 Si la conquête et la colonisation espagnole en Amérique souffrent des maux inhérents à n'importe quelle entreprise coloniale et sont accompagnées d'un cortège de destructions et de cruautés, il serait historiquement faux et intellectuellement trop facile de les assimiler à d'autres colonisations plus modernes, l'anglaise notamment. Les faits sont là : une symbiose de deux civilisations, de deux groupes humains a donné le jour à ce qu'on a appelé « le métissage culturel ». Ce métissage va de la manière orale et écrite de transmettre la pensée à un style de vie très déterminé ; il comprend les plus diverses manifestations du folklore, il s'exprime dans la façon des Indiens d'interpréter le rite catholique...
- 12 M. Leopoldo Zea souligne dans un de ces derniers livres³ que le fait pour l'Espagne de se trouver en dehors de l'Europe au commencement de la « modernité » avait placé l'Amérique ibérique en marge de la culture occidentale européenne qui était en train de se créer. Il est vrai que cet héritage a été lourd de conséquences (il suffit de penser à la structure agraire archaïque et aux *caudillos* militaires) mais il suppose aussi l'apport à la conscience ibéro-américaine en formation des valeurs d'une société antérieure à celle où la marchandise et le profit individuel brisent l'ancienne conception de la vie. M. Picón Salas a saisi cette particularité :

C'est –dit-il– tout à l'honneur de la pensée espagnole du xvi^e siècle d'avoir ouvert ce débat (celui de savoir si la Conquête était une croisade chrétienne ou une entreprise de vol et de violence) même contre la « raison d'État » ; il est intéressant de

comparer l'attitude d'un Bartolomé de Las Casas, esprit qui vit encore aux frontières du Moyen Âge et de la Renaissance, avec celle d'un poète moderne comme Kipling, chanteur de l'impérialisme anglais dans l'Inde.⁴

- 13 Ce qui est plus frappant, c'est que le fait historique de l'Indépendance, s'il oppose momentanément les nations naissantes à l'état espagnol, sert pourtant à rehausser l'apport hispanique à l'originalité de ces nations. Ce phénomène « hispanisant » de l'indépendance s'exprime sur trois plans différents.
- 14 Ce sont des créoles –et dans des cas isolés des métis– qui *dirigent la lutte* pour l'indépendance pendant la période 1808-1825. Le fait que cette indépendance ait été l'œuvre des couches supérieures de la société coloniale désirant se débarrasser de la convoitise de la Couronne et de ses hauts fonctionnaires est maintenant reconnu. Je ne voudrais pas minimiser le rôle des idées libérales, en provenance surtout de la France, dans la formation des cadres intellectuels de cette classe supérieure de créoles, mais la langue, la religion, l'héritage culturel des Bolivar, San Martín, etc., venait du tronc commun hispanique. D'ailleurs, il faut remarquer que les Colonies ont repoussé les offres de Napoléon en 1808 et ont proclamé leur indépendance sans se solidariser avec l'invasion de l'Espagne.
- 15 Une élite espagnole de l'époque a mis les intérêts des « Indes » au-dessus des intérêts d'une Monarchie incapable d'atteindre « la modernité », accrochée aux souvenirs de splendeur d'autrefois. Je ne veux citer que le projet du comte d'Aranda prévoyant une Fédération ressemblant au « British Commonwealth » de nos jours⁵ et un autre projet encore moins connu, celui du député M. Fernández Golfín aux Cortès de 1821. Ce dernier projet prévoyait la reconnaissance de l'indépendance des colonies des « Amériques espagnoles », la cessation immédiate des hostilités et l'alliance perpétuelle des gouvernements des deux hémisphères. La « Confédération hispano-américaine » aurait eu comme « Protecteur » le roi titulaire de la Couronne espagnole et son organe suprême eût été un Congrès fédéral⁶. Enfin, et pour mieux situer les forces qui séparaient l'Espagne de l'Amérique, le général Morillo, l'homme qui trahit l'Espagne libérale pour se rendre aux troupes étrangères commandées par le Duc d'Angoulême, a été l'ennemi acharné des libérateurs de l'Amérique. Par contre, le poète le plus représentatif des Espagnols libres de l'époque, Manuel José Quintana, reprend à son compte les critiques de Las Casas contre l'exploitation des Indiens. Et Torrijos, qui plus tard tombera en compagnie de Fernández Golfín sous les balles de Fernando VII dans une plage malaguenne, écrivait deux ans plus tôt, en 1829 :

J'espère que l'animosité entre l'Espagne et l'Amérique avivée par la guerre civile ne sera pas de longue durée ; et bien que les habitudes et les préoccupations doivent faire jouer pendant quelque temps encore une tendance vers les accusations exagérées de part et d'autre, la raison vaincra à la fin et tous se rendront justice. Espérons que les Espagnols ne considéreront plus les Américains comme des enfants révoltés, mais comme des patriotes qui ont fait ce qu'ils auraient fait à leur place ; et que les Américains ne regarderont plus les Espagnols comme des oppresseurs, mais comme des victimes de la même injustice et du même gouvernement.⁷
- 16 L'œuvre de Las Casas a eu des continuateurs aux Cortès de Cadix en 1813 : Don Mariano Robles, chanoine de Ciudad Real de Chiapa, député de Chiapa, présenta son *Mémoire* en défense des Indiens du Guatemala et de la Nouvelle Espagne, « qui continuent de traîner leurs chaînes sans pouvoir sortir de leur état lamentable et sans espoir d'améliorer leur condition ».

17 Plus tard, au cœur du XIX^e siècle, les poèmes de Carolina Coronado contre l'esclavage à Cuba, le geste du capitaine Estébanez brisant son épée pour ne pas devenir complice des assassins des étudiants de La Havane, perpétuent l'héritage de Las Casas ou de « Mina el Mozo », le guerrillero espagnol qui finit dans les rangs des libérateurs américains. Tenons compte aussi du retrait des forces espagnoles, commandées par le général Prim, de l'expédition ayant pour but d'imposer Maximilien sur le trône du Mexique en 1862 ; on sait que de nombreux soldats espagnols restèrent au Mexique pour combattre aux côtés de Juárez, l'Indien qui devint « *caudillo* » de la deuxième indépendance américaine. Certes, l'Espagne officielle se berçait encore de rêves impériaux, dont les conséquences furent toujours funestes, comme le prouve la guerre absurde menée contre le Pérou et le Chili.

18 Enfin, les hommes qui consolidèrent les nationalités latino-américaines pendant le XIX^e siècle, furent des patriotes américains nourris de culture espagnole. Don Miguel de Unamuno évoquait dans les dernières années de sa vie, la stupeur produite par son discours à l'Université de Salamanque un « jour de la Race » (12 octobre) devant un public où les moines et les militaires étaient nombreux :

La race n'est pas une catégorie zoologique, mais spirituelle, qui se caractérise par une communauté de culture historique exprimée surtout par la langue... Sur ce ton je dus expliquer –poursuivait don Miguel– que parmi les messagers historiques de notre race se trouvent l'Indien occidental mexicain –Zapotèque pur sans une goutte de sang européen– Benito Juárez, libérateur et créateur de son héroïque patrie, qui gouverna « en parlant castillan », et l'Indien oriental, philippin, José Rizal, –qui n'avait pas une goutte de sang européen lui non plus–, assassiné à Manille, et qui mourut en disant adieu à ses Philippines avec un chant magnifique... en langue castillane !⁸

19 Unamuno condamnait un « sentiment étrange et impur » que l'on voudrait prêter à cette « Fête de la Race » :

Quelque chose de semblable à ce que signifie dans l'Allemagne actuelle, l'Allemagne du racisme, de l'arianisme, cette idée venimeuse des Ariens, avec sa séquelle d'antisémitisme et autres « antis » aussi sauvages que celui-ci. Et le comble de l'absurdité c'est que même chez nous, en Espagne, on commence à insinuer que les Juifs sont antiespagnols.⁹

20 On pourrait dire la même chose de ce grand homme de culture « hispanique » que fut José Martí, première personnalité de l'indépendance cubaine.

21 Unamuno avait approfondi la notion d'hispanité authentique, située aux antipodes de la notion d'hispanité à la mode ces dernières années. Il aimait dire « qu'il fallait avoir honte de certaines gloires historiques ». Par contre, dans ses très intéressants articles de Hedaye parus aux *Hojas Libres*, il affirmait :

C'est le destin des peuples d'origine espagnole, des nations surgies de l'ancien empire d'outre-mer de l'Espagne, de commencer à comprendre, à sentir et à aimer celle-ci, quand elles se voient libérées de sa domination par le pouvoir armé, quand s'efface de leur sol la trace du conquérant armé. » En effet, ce sont des rapports d'égal à égal qui peuvent nous amener à dépasser l'antithèse de « l'espagnolisme » et « l'antiespagnolisme », qui peuvent faire que la légende de l'Hispanité passe du rêve à la réalité.

22 L'autre « Hispanité », celle qui est paternaliste ou bien n'a pas encore guéri les blessures d'Ayacucho (comme le prouve l'incident qui opposa l'année dernière l'Académie de l'Histoire du Venezuela à l'écrivain espagnol José M. Pemán, sans que soit mise en doute la bonne foi des adversaires) ne nous sert pas à définir –je le dirai en

castillan- *lo hispánico*, ce qui est hispanique, sans discriminations et sans complexes. C'est en partant de cette définition que les nations de langue espagnole ont à parcourir un long chemin ensemble.

- 23 Personne ne saurait nier la réalité d'un point commun de départ des peuples américains et du peuple espagnol dans la grande aventure de l'homme pour *résoudre sa vie*, faire son histoire, « *hic et nunc* ». Ce tronc commun dont les racines se nourrissent dans le métissage, va beaucoup plus loin, car l'unité de la langue suppose une démarche analogue de la pensée. L'unité de religion, l'attitude commune en face du monde « moderne », le transfert des institutions, de la structure sociale et même des mœurs politiques de l'Espagne en Amérique sont des faits indéniables, indépendamment de tout jugement de valeur. De l'*encomienda* de la Colonie aux latifundia de nos jours, des vice-rois aux *caudillos*, combien de faits latino-américains ne sont-ils pas de même nature que d'autres faits espagnols ? Et, que dire de l'abîme existant entre les Constitutions écrites et la pratique politique ou de l'intervention de l'Armée dans la politique coïncidant avec l'extrême faiblesse des partis ? Il est aussi de souche espagnole, ce déchirement perpétuel entre les vainqueurs et les vaincus à chaque période de l'histoire, ce refus d'accepter le sacrifice de la coexistence au sein de la communauté nationale.
- 24 Les *cabildos* sont aussi espagnols que les *juntas* qui sillonnent l'histoire politique de l'Amérique latine depuis son indépendance.
- 25 Certes, je parle du passé, mais d'un passé très récent qui a laissé des traces dans la vie de cette Amérique latine qui aujourd'hui semble rattraper le temps perdu en se retrouvant elle-même. Or, soit dit en passant, l'Amérique ibérique ne prétend pas s'« occidentaliser » et encore moins « s'eupéaniser » (état d'esprit des minorités décadentes de la fin du siècle, minorités ressemblant à cette aristocratie russe parlant français décrite par Tolstoï) mais recréer sa vie authentique en puisant aux sources. C'est là que réside la signification de la littérature des Asturias, Icaza, Lara, de la peinture de Rivera, Orozco, Tamayo, Portinari, du nouveau cinéma mexicain et brésilien et même des prises de conscience de certains intellectuels : un Mariátegui au Pérou, un Cardoza y Aragón au Guatemala. J'irai même jusqu'à dire que cette recherche de la « substantivité » latino- américaine se retrouve, malgré toutes leurs limites, dans les expériences politiques du Mexique, de la Bolivie, du Guatemala (cette dernière tronquée car tel a été le bon plaisir de « l'United Fruit Co ») et de l'Argentine.
- 26 Cette rencontre de l'homme latino-américain avec son « être » véritable, implique une revalorisation de l'être *hispanique* en tant qu'être *américain*. Comme dit si bien Rosenblat, « le processus du métissage culturel a été dans quelques pays le processus de formation de l'âme nationale ». Et M. Rafael Caldera –qui n'est pas seulement dirigeant de la démocratie chrétienne du Venezuela, mais aussi professeur de sociologie– précise :
Nous avons, donc, une culture métisse : espagnole, mais saturée de cette vision de la terre et de cet apport des éléments indigènes et africains qui ont été à la base de sa naissance.¹⁰
- 27 Cette grande rencontre de l'Espagne et de l'Amérique est aussi un phénomène de culture que nous pouvons constater sans peine : la littérature, l'art, les sciences humaines ne sont pas restées sur un seul rivage de l'Atlantique : sans Rubén Darío on ne saurait expliquer le mouvement dit « moderniste » dans la poésie espagnole, donc Juan Ramon Jiménez lui-même. De nos jours, l'œuvre de Neruda connaît un retentissement très vaste en Espagne, tandis que la voix d'Alberti est écoutée en

Amérique ; Unamuno, Giner, etc., ne sont pas des valeurs *étrangères* aux cultures latino-américaines, de la même façon que Romero, Caso, etc., ne le sont pas en Espagne.

- 28 Un événement dramatique, la Guerre civile espagnole –que les Latino-Américains ont intégré à leur vie passionnelle– a eu une suite triste et heureuse en même temps, mais qui porte témoignage de cette communauté de cultures : le pèlerinage de nombreux intellectuels espagnols à travers les pays latino-américains jusqu'à se fondre même dans leur communauté culturelle.
- 29 Enfin, il y a une manière de considérer certaines valeurs, de prendre position dans la vie dont l'analogie se confirme quand un Espagnol et un Latino-Américain se rencontrent quelque part dans le vaste monde ; en fait, ils forment vite une unité ; les « autres », ce sont les « étrangers ».
- 30 Il est à remarquer que ce tissu de rapports spirituels, sociologiques, culturels, qui enserme dans ses mailles les nations « hispaniques » est toujours à double sens. Les temps où l'Espagne apporta les formes de vie méditerranéenne, son sang et son esprit, par l'intermédiaire d'ambassadeurs souvent cruels ou cupides, il est vrai, ne sont qu'un souvenir, une page déjà jaunie de l'histoire. Faut-il dire qu'aujourd'hui n'importe quelle vibration spirituelle d'un pays « hispanique » est ressentie dans les autres pays frères comme quelque chose qui ne leur est pas étranger ? Je ne citerai à titre d'exemple que les récents événements qui ont ramené le Venezuela et l'Argentine dans la voie d'une légalité qui se concilie avec la liberté. Ils ont eu sur les autres pays du continent une influence qu'on ne saurait sous-estimer. Mais surtout ils ont trouvé un écho fait d'amour et d'espoir dans cette Espagne d'aujourd'hui qui cherche sa voie de salut.
- 31 Si l'Espagne ne peut encore jouer son rôle de lien entre l'Europe et l'Amérique latine, en raison de l'absence d'indépendance spirituelle et matérielle qui est la sienne, un jour viendra où elle ne sera plus un fossé mais un pont entre deux mondes et deux cultures. Une telle Espagne libre ne sera plus « la mère patrie » assombrie par des rancunes et des malentendus, mais simplement la sœur aînée qui tendra ses bras vers ses sœurs, libres également, du Río Grande à la Patagonie.

NOTES

1. L'*encomienda* est une institution de la Colonie espagnole. D'après la loi l'*encomendero* était un Espagnol chargé de percevoir les impôts et de veiller à l'évangélisation et au bon travail des Indiens dont il avait la charge (« *encomienda* »). Dans la pratique l'*encomendero* devint vite un nouveau féodal de l'Amérique, maître incontesté des vies et des biens, à tel point que si un de « ses » Indiens mourait ou s'absentait, il devenait propriétaire de ses terres. L'*encomienda* a été une des institutions qui facilitèrent le passage de l'ancienne propriété communautaire indigène au régime de grandes propriétés foncières (*latifundios*).

2. Nous devons à la gentillesse de M. Carrera Andrade d'avoir pu prendre cette citation dans un de ses travaux inédits.

3. Leopoldo ZEA, *América en la Historia*, Mexico, 1957.

4. Mariano PICÓN SALAS, *De la Conquista a la Independencia*, Mexico, 1944, page 35.

5. « Votre Majesté doit se défaire de toutes les possessions qu'elle a sur le Continent des Amériques et conserver seulement les îles de Cuba et Puerto Rico dans la partie septentrionale et une autre dans la partie méridionale afin que nous puissions nous en servir comme escale et comptoir pour le commerce espagnol.

Pour mener à bien cette grande idée de façon avantageuse pour l'Espagne, il faut placer les Infants du Roi en Amérique ; l'un en qualité de roi du Mexique, l'autre en tant que roi du Pérou et le troisième de la Côte Ferme. V.M. prendra le titre d'empereur...

Ces rois et leurs enfants devront se marier toujours avec les Infants d'Espagne ou de leur famille. Les princes espagnols à leur tour, devront se marier avec les princesses des royaumes d'outre-mer...

Le commerce devra se faire sur la base de la plus totale réciprocité. Les quatre nations devront se considérer unies par une étroite alliance pour leur conservation et leur prospérité.

Étant donné que nos fabriques ne sont pas en mesure de fournir à l'Amérique tous les produits manufacturés dont elle pourrait avoir besoin, il faudra que la France, notre alliée, fournisse tous les biens que nous ne pourrions envoyer, en écartant entièrement l'Angleterre. » (Mémoire secret du comte d'Aranda à Charles III, rédigé en 1783 par suite de la signature du traité de Paris.)

6. V. *Anthologie des Cortès 1821-1823*, publiée en 1914 à Madrid par le Congrès des Députés, pages 69-70.

7. Préface de Torrijos aux *Mémoires* du général milia, parus à Londres, en 1829.

8. UNAMUNO, *Visiones y comentarios*. Recueil d'articles publié par Espasa-Calpe. Buenos Aires, 1949.

9. UNAMUNO, « Cuatro años de dictadura ». *Hojas Libres*, n° 6, page 11, Hendaye, septembre 1927.

10. Rafael CALDERA, *Aspectos sociológicos de la cultura en Venezuela* (du cycle de conférences sur l'histoire de la culture au Venezuela, à l'Université de Caracas, 1956, page 171, vol. II).